

Synthèse passive et temporalisation/spatialisation

par
MARC RICHIR

§ 1. *Au-delà de la conscience intime du temps*

Il est tout à fait remarquable que ce soit très tôt, dès les *Recherches logiques*, qu'à l'écart de la problématique de la logique pure, donc du logico-eidétique, apparaisse la problématique de l'association qui deviendra plus tard celle de la synthèse passive. Dès le § 4 de la *I^{ère} Recherche*, s'interrogeant sur l'origine de l'indication (*Anzeige*) dans l'association, Husserl écrit en effet : « Toute unité d'expérience, en tant qu'unité empirique de la chose, du processus, de l'ordre ou du rapport de chose (*dinglich*), est unité phénoménale par la co-appartenance (*Zusammengehörigkeit*) sensible (*fühlbar*) des parties qui se détachent unitairement et des côtés (*Seiten*) de l'objectité apparaissante. L'un renvoie dans l'apparition (*Erscheinung*) à l'autre, dans un ordre et une liaison déterminés. Et le singulier lui-même (scil. objet, partie ou côté) dans ces renvois en avant et en arrière (*in diesen Hin-und Rückweisungen*), n'est pas le pur contenu vécu, mais l'objet apparaissant (ou sa partie, son caractère, etc.), qui n'apparaît que parce que l'expérience confère aux contenus un nouveau caractère phénoménologique, en tant qu'ils ne valent plus pour soi, mais font accéder à la représentation (*vorstellig machen*) un objet différent d'eux »¹ Et Husserl précise aussitôt que ce rapport, en lequel se fonde l'indication, est immédiatement sensible (*fühlbar*), ne procède en rien de la mise en forme logique des significations (*Bedeutungen*).

Ce passage, déjà, est d'une grande subtilité, et mérite d'être commenté, derrière l'apparence qu'il donne d'un certain empirisme (Husserl y parle « d'unité empirique »), donc

1. *Logische Untersuchungen*, Niemeyer, Tübingen, 1968, Bd. II, I. Teil, p. 30. C'est sans doute à un passage de ce genre (il y en a d'autres) qu'il se réfère dans *Expérience et jugement*, tr. fr. par D. Souche, P.U.F., coll. «Epiméthée», Paris, 1970, § 16, p. 88 (p. 78 de l'édition Landgrebe, chez Classen u. Goverts, 1954).

d'un certain sensualisme, où nous trouvons, en germe, le sensualisme de la *hylè*. Ce qui se constitue en effet dans son unité, c'est l'objectivité ou l'objet *apparaissant* : l'objet lui-même en tant qu'il apparaît, dans sa dimension phénoménologique, qui n'est pas seulement une chose, mais aussi un processus, un ordre ou un rapport de chose. C'est cette objectivité-là qui fera à son tour l'objet, la *VI^{ème} Recherche* le montre, de la prédication logique en laquelle elle se constituera comme état-de-choses (*Sachverhalt*) eidétique — dans le cadre de la *VI^{ème} Recherche*, ce qui nous importe correspond bien plutôt à ce que Husserl subsume sous l'exemple « allée d'arbres », et qui n'est pas principalement un état-de-choses eidétique. L'unité dont il est question peut donc fort bien être « découpée » par la perception — de manière cohérente avec les découpages symboliques du langage commun —, elle n'en constitue pas moins, plutôt qu'une unité empirique ou un état-de-faits constaté dans l'expérience, une unité *phénoménologique*. C'est sous cet angle, en tout cas, que l'envisage Husserl : dans la co-appartenance de ses parties ou de ses côtés et aspects — co-appartenance qui est précisément le lieu de ce qu'il appellera plus tard synthèse passive, et qu'il rapporte ici à l'association. Or, qu'en est-il de la constitution de cette unité ? Ses moments (parties, côtés ou aspects), qui se renvoient mutuellement les uns aux autres, dans un va-et-vient (*Hin-und-Rückweisungen*) réciproque, ne se tiennent ainsi ensemble que parce que cette co-appartenance est *sensible, fühlbar* : cette *Fühlung* n'est pas simplement de l'ordre de la sensation brute et positive de l'empirisme, elle ne renvoie pas à de simples contenus vécus reçus dans la stupeur de la passivité, mais à des contenus apparaissant à même l'objet, à même l'unité phénoménologique, dans une constitution où « ils font accéder à la représentation un objet différent d'eux ». La différence, profonde, par rapport à l'empirisme, est que la conscience n'a pas à *construire* l'objet à partir de ces contenus, donc que l'objet n'est pas déjà le support, le substrat ou le sujet de ses qualités ou de ses caractères — cela ne viendra qu'avec le

logico-eidétique et l'intuition catégoriale —, mais que l'objet *apparaît d'entrée* comme unité *phénoménologique*, et que la modalité de cet apparaître pour le sujet est la *Fühlung* de la co-appartenance qui tient ensemble ses moments.

Transposé en d'autres termes, cela signifie que s'il y a synthèse des divers moments de cette unité phénoménologique, elle ne peut elle-même relever de l'activité de la conscience en tant qu'activité de juger logique cherchant les état-de-choses eidétiques à travers les concepts ou les intentions de signification. Cette synthèse, que l'activité de la conscience trouve toujours *déjà faite*, ne peut donc être que *passive* eu égard à cette activité, et dans la mesure où elle est strictement *pré-logique*, même si l'activité logico-eidétique peut *par la suite* l'analyser — mais ce sera avec d'autres découpages : les découpages logiques des concepts et des *eidè* —, elle est pareillement *anté-prédicative*. On aura reconnu au passage tout ce qui fait la question d'*Expérience et jugement* : comment s'articulent les découpages logico-eidétiques aux découpages en « moments » des unités phénoménologiques qui relèvent de la synthèse passive et anté-prédicative ? Et surtout, ce qui est le problème auquel, finalement, *Expérience et jugement* n'a pas apporté de traitement satisfaisant : comment saisir, à même les unités phénoménologiques, des découpages en « moments » qui ne soient pas *déjà*, fût-ce le plus subrepticement, l'ombre portée par avance par les découpages logico-eidétiques auxquels il s'agit de parvenir, dans la recherche d'un passage pour la « généalogie de la logique » ?

Cela montre tout l'intérêt, crucial, de la problématique de la synthèse passive pour la phénoménologie, puisque c'est le lieu où, à l'écart du logico-eidétique, donc des tâches exclusives d'une théorie de la connaissance — que Husserl, et beaucoup d'autres à sa suite, ont confondues avec les tâches de la phénoménologie —, se profile à tout le moins la possibilité d'envisager et de réfléchir sans concept les unités phénoménologiques comme telles, c'est-à-dire les phénomènes comme rien que phénomènes. Certes, c'est le

lieu d'une immense difficulté puisque, non seulement les unités phénoménologiques comme telles ne doivent pas déjà être préalablement découpées en objets ou état-de-choses, mais encore, ne doivent pas non plus être préalablement découpées, en elles-mêmes, en autant de « moments » qui ne seraient redevables que de l'analyse logico-eidétique après coup, en l'occurrence de leur découpage en « objets » et « qualités » — en « objets » intentionnels et data hylétiques.

Par là, nous saisissons tout ce que la problématique husserlienne de la *hylè* a de crucial, d'ambigu (entre sensualisme et phénoménologie), et de difficile. Tout tient finalement à ce que, si la synthèse est passive, ce n'est pas en vertu d'une réceptivité aveugle de la conscience, mais en vertu d'une « activité » synthétique où la conscience comme telle est passive, mais pas autre chose, que nous nommerons, en écho à Husserl, l'inconscient phénoménologique, où se constituent les unités phénoménologiques comme telles.

Le problème se complique encore chez Husserl du fait que dans ses recherches sur la conscience intime du temps, on le sait, il « découvre » une « intentionnalité longitudinale », tout à fait immanente, selon lui, au soi de la conscience de soi, et où est censée émerger une conscience *pré-réflexive* et non-objectivante dans laquelle le soi se donne « après coup »¹. Il y a donc aussi quelque chose comme de la synthèse passive dans la temporalité originaire, ou plutôt, toute synthèse passive est nécessairement emportée dans la temporalisation en présence de la temporalité originaire. Or cela pose à Husserl lui-même une redoutable aporie, où ce n'est pas moins que toute sa doctrine de la temporalisation en présent muni de ses rétentions et de ses protentions qui vient en question : c'est le signe, précisément, pour nous, que nous ne nous trompons pas en assignant à la problématique de la synthèse passive un rôle tout à fait central pour le *sens* de la phénoménologie.

1. Cf. R. Bernet, « Origine du temps et temps originaire chez Husserl et Heidegger », *Revue philosophique de Louvain*, 85, n° 68, novembre 1987, pp. 499-521, en particulier p. 507.

Quelle est en effet la difficulté ? Nous la saisissons sur le vif grâce aux textes publiés en 1966 par les Archives Husserl et consacrés à la synthèse passive¹. Tout vient, explique Husserl au § 27 du cours publié dans ce volume comme texte principal (qui date de 1923/26), de ce qu'avec la synthèse passive, le temps originaire a un contenu *concret*, et qu'ainsi « l'analyse intentionnelle de la conscience du temps et de son effectuation est d'avance une effectuation *abstractive* » (APS, 128, nous soulignons). « L'analyse du temps abstrait du contenu », et ne « donne ainsi pas de représentation des structures nécessaires synthétiques du présent en écoulement et du courant unitaire du présent, lesquelles concernent de quelque manière la particularité du contenu » (*Ibid.*). Ainsi la phénoménologie de l'association est-elle à concevoir comme « *une continuation plus élevée de la doctrine de la constitution originaire du temps* » (APS, § 26, 118). Husserl va même jusqu'à écrire, il est vrai dans un *Forschungsmanuskript* à usage privé (Beilage XII, APS, 387), que « toute la doctrine de la conscience du temps est l'œuvre d'une idéalisation conceptuelle », et que le bon point de départ devrait être « l'empire des phénomènes concrets et discrets — et même pris comme *Urphänomen*. » (*Ibid.*, nous soulignons). Y aurait-il donc des discontinuités dans la temporalité originaire *concrète*, et serions-nous ainsi conduits à *tout* revoir, à passer au-delà de la conscience intime du temps, de son écoulement continu et monotone, lié, on le sait, à la monotonie d'un son ? Les associations ne se font pas seulement, comme c'est connu, par contiguïté, ce qui pourrait être compatible avec la continuité uniforme du temps, mais aussi par ressemblance et par contraste, c'est-à-dire à distance, selon des écarts non pas simplement spatiaux, mais aussi temporels. Qu'est-ce qu'un temps concret qui se franchirait ainsi lui-même, qui s'espa-

1. E. Husserl, *Analysen zur passiven Synthesis*, Aus Vorlesungs- und Forschungsmanuskripten, 1918-1926, hrsg. von M. Fleischer, Husserliana, Bd. XI, La Haye, Nijhoff, 1966. Nous citerons, dans le cours de notre texte, par le sigle APS, suivi de l'indication de page.

cerait ou se spatialiserait originairement, comme chacun en fait quotidiennement l'expérience à l'écoute de la musique ou de la poésie, ou tout autant à la lecture ou à l'écriture d'un texte ?

Nous allons voir qu'en réalité, en envisageant de tels exemples, Husserl va rencontrer l'aporie, et tout d'abord, principalement, ce que nous appellerons l'aporie du *présent stratifié*. Pour l'étudier, nous allons suivre le texte des « appendices » qui datent tous de la période 1920-1926, et où, écrivant pour lui-même, Husserl est sans doute moins enclin à dissimuler les difficultés.

§ 2. L'aporie du présent stratifié.

Dans la Beilage XIII, Husserl commence par considérer la sphère du présent comme constituée de multiplicités d'apparitions, qui y jouent donc à la manière d'impressions originaires — rappelons-nous les *Leçons* sur le temps — dans une coexistence originaire (*Urkoexistenz*). Il doit donc y avoir, correspondant à la multiplicité des points-sources sensibles, une multiplicité de rétentions en coexistence originaire, et pourtant, dans un présent originaire (*Urgegenwart*), il ne peut y avoir plusieurs rétentions d'un seul et même point-sensible. Il en résulte une certaine « organisation » des multiplicités qui est déjà l'œuvre de la synthèse passive (cf. APS, 387). Il semble suffire d'admettre que si tel ou tel moment de telle ou telle multiplicité se temporalise en présent muni de rétentions, ces queues rétentionnelles s'étirent longitudinalement et parallèlement, selon la même structure de distribution que celle des impressions originaires, d'où l'image que nous suggérons d'un présent stratifié. Mais cela n'est vrai que si un même objet demeure *immuable* dans le temps. Qu'advient-il s'il change lui-même ? Si, comme dans un morceau musical, il y a passage fluent d'une distribution présente de sons à une autre distribution ? Lisons le texte : « Nouveaux points, constituant des points de départ pour des lignes, donc devenir fluent (*strömendes Werden*) de nouvelles séries rétentionnelles transversales. D'autre part dis-

parition-cessation : séries rétentionnelles transversales sans tête, finalement le devenir nul des séries rétentionnelles transversales. Présent originaire vivant — dans la vivacité (*Lebendikeit*), le fusionnement des séries qui fonctionnent synthétiquement en identifiant. » (APS, 387). Il y a donc bien là synthèse passive. Mais ce n'est pas tout, car d'autre part, poursuit immédiatement Husserl, dans le même présent originaire, il y a « fusionnement selon la continuité du non-identique (coexistence) dans l'ordre local. L'"affection" = vivacité comme condition de l'unité. Dans le courant les deux ordres sont une forme identique qui ne peut être occupée qu'une fois. Tout présent originaire est ainsi repoussé par un nouveau, et par là surgissent les séries longitudinales de rétentions en co-appartenance. » (APS, 388).

La difficulté réside donc dans l'apparition de nouvelles impressions originaires — par exemple nouveaux sons et nouveaux instruments — et la disparition d'autres. Toute nouveauté dans le flux stratifié du présent originaire est immédiatement suivie de sa queue rétentionnelle (série transversale, attachée à ce qui apparaît, et qui s'enfouit dans le passé immédiat), alors même que toute disparition est précédée de son écho persistant dans des rétentions (séries transversales) ayant perdu leur tête, leur impression originaire, avant que cet écho disparaisse lui-même dans la nullité. Et tout cela fusionne (*verschmelzen*) dans le présent originaire, c'est-à-dire, par ailleurs, dans l'ordre local, qui est donc celui d'un lieu, d'une *spatialisation* mettant en continuité le non-identique, dans la co-appartenance ou la coexistence ; étant en outre de l'ordre de l'« affection » (pensons à la *Fühlung* de la *I^{ère} Recherche logique*), ces lieux relèvent de l'association ou de la synthèse passive. Il n'y aurait donc pas de présent originaire de l'unité en écoulement sans cette synthèse spatialisante de la multiplicité. Autant dire : *pas de temporalisation en présent d'une unité phénoménologique sans spatialisation*, sans mise en rapport les unes avec les autres des séries rétentionnelles transversales dans des séries rétentionnelles longitudinales, intrinsèques aux unités

phénoménologiques. Où est l'aporie, du point de vue husserlien ? Dans le fait que par cette *transgression intentionnelle* de l'immanence censée être propre d'une impression avec son cortège de rétentions, la synthèse passive unifie des flux temporels censés être hétérogènes, et en particulier, des éléments eux-mêmes hétérogènes de ces flux : des impressions originaires toutes fraîches avec des queues rétentionnelles sans tête, et même, Husserl ne le dit pas, mais cela va de soi, des protentions sans impression originaire avec des impressions originaires, voire même avec des queues rétentionnelles sans tête. Si un morceau musical fait sens en faisant du temps, c'est que nous y attendons quelque chose dans notre écoute, et si le morceau est « bon », ce qui survient est toujours légèrement décalé, inattendu, par rapport à ce que nous attendons, ce qui nous donne l'impression que c'est le morceau lui-même qui se déroule en avant de nous, nous précède juste un petit peu, nous montre le chemin que nous faisons pourtant avec lui ; et si cet écart entre protentions et ce qui survient est trop grand, nous pouvons dire que nous avons « décroché » de l'écoute, que ce qui survient nous paraît dès lors ne pas procéder de la musique qui se fait, mais du hasard.

Tout se joue, dès lors, dans le fusionnement, la *Verschmelzung*, qui joue à l'encontre de la stratification du présent, dans une spatialisation telle que celui-ci ne soit pas tout simplement un chaos d'impressions, mais le présent phénoménologique d'une unité phénoménologique — d'un phénomène. Le problème est donc pareillement de savoir comment la synthèse passive empêche l'évanouissement du présent originaire dans un tel chaos, qui serait, selon Husserl (cf. APS, 388), la conscience « vide » ou « nulle » d'un passé indéterminé et indifférencié qu'il rapporte à l'inconscient. Nous allons y revenir, car Husserl va reprendre plusieurs fois cette question.

Il écrit, dans la Beilage XIV : « Tout présent momentané avec son maintenant (*Jetzt*) originairement impressionnel et sa queue est "lié" à un présent parallèle, avec l'autre série

de modification intentionnelle. Cette liaison est l'association de simultanéité. C'est l'association qui... dans la passivité produit (*herstellen*) une unité d'ordre supérieur, plus précisément une liaison qui constitue... l'unité... de la simultanéité des objets séparés. C'est aussi, peut-on dire, une association originaire : la liaison d'un genre extérieur à l'essence (*ausserwesentlich*), une liaison qui ne [se] fonde pas dans l'essence (*im Wesen*). » (APS, 389-390) Elle n'a donc en droit rien à voir avec le logico-eidétique, ne peut dès lors faire l'objet d'une analyse eidétique — ce pourquoi sans doute Husserl a dû la considérer si problématique —, et pourtant, elle est indissociable de la constitution d'unités phénoménologiques, de phénomènes. Dire qu'elle est de « simultanéité », c'est dire, de façon plus ou moins maladroite ou naïve (comme si elle constituait des *coupes* dans le flux du temps), qu'elle est le lieu d'une *spatialisation dans* la temporalisation. Avec ce paradoxe, dont Husserl est conscient (cf. APS, 390), qu'elle devrait « associer » ou « synthétiser » du maintenant, du ne-plus-maintenant et, ajouterons-nous, du pas-encore-maintenant, ce qui suppose un empiètement ou une transgression (*übergreifen*) des flux temporels censés être autonomes dans la constitution des phénomènes. La synthèse s'effectue aussi à *distance*, et entre des éléments ou des moments hétérogènes, entre lesquels règne la discontinuité.

Comment cela peut-il se concilier avec l'homogénéité de la constitution du temps ? Sur ce point, Husserl écrit : « Tous les vécus du temps immanent se constituent dans un temps immanent en tant qu'unités temporelles et se constituent en tant qu'unités du sens dans des modes de donnée modalisées par le temps (scil. rétentions), néanmoins non pas de telle sorte que chacun se constitue pour soi et que chacun se tienne sous la même loi de constitution du temps, mais que le mode maintenant (*Jetzt*) de chaque entrée en scène originairement impressionnelle soit bien dans chacun des vécus son maintenant tout en étant aussi du même coup (*zugleich*) un maintenant, un mode qui relie tous ces vécus.

Pourtant le phénomène originaire concret est celui du «flux» unitaire... dans les continuités décrites qui forment (*bilden*), selon toutes les sections transversales, chaque fois une phase d'unité (elle-même une unité ponctuelle). C'est une unité originaire, ou plutôt une forme d'unité originaire. Le contenu est ce qui peut changer... mais cette forme d'unité de la conscience du temps constituante est nécessaire... Là manquent encore les descriptions et les analyses ultimes. La forme fixe du présent vivant et ce qui traverse cette forme de son courant : une absence de temps (*Zeitlosigkeit*) de la forme dans laquelle le temps se constitue. » (APS, 391-392)

Autrement dit : les sections transverses du flux, et où a lieu l'empîement, donc la *spatialisation* originaire des flux temporels liés à divers écoulements temporels et à diverses impressions originaires, correspondent à une *phase* d'unité (pour nous : une unité phénoménologique primitive), qui est à son tour une « forme d'unité originaire », dont seul le contenu (les *data* hylétiques) peut changer. Il est caractéristique que cette forme d'unité, qui correspond à son tour à l'association de *simultanéité*, constitue, pour Husserl, la forme fixe du présent vivant, traversée par l'écoulement du temps. C'est donc très classiquement que cette *simultanéité*, qui ne peut être qu'*instantanée*, et correspondre aux sections transverses du flux, est elle-même *intemporelle* (*zeitlos*) et renvoie à d'autres descriptions et analyses censées être ultimes. Il y a dans ce passage un glissement vers l'abstraction qui empêche Husserl de penser la *spatialisation* dans la temporalisation, du sein de leur mouvance réciproque. Et pourtant, il a fait un premier pas dans l'appréhension de l'*ubiquité* du maintenant : celui-ci n'est pas seulement celui de l'immanence propre à tel vécu, mais aussi en même temps (*zugleich*), dans la latéralité ou la transversalité, un maintenant englobant ou synthétique : pour reprendre les termes des *Leçons* sur le temps, l'intentionnalité transversale n'habite pas seulement les rétentions, mais aussi, toujours déjà, semble-t-il, le *Jetzt* impressionnel lui-même. Autrement dit, le maintenant est aussi lui-même originairement spatialisé

dans sa temporalisation, il est à plusieurs dimensions qui correspondent aux dimensions du phénomène, sans que, pour autant, celles-ci doivent être rapportées à la coupe abstraite et transversale du temps se faisant, puisque cette multiplicité originaire et spatialisante des dimensions ou des horizons phénoménologiques du phénomène doit correspondre à une *multiplicité intrinsèque* de la temporalisation de ce même phénomène. Mais la condition pour accéder à cette conception plus profonde de la temporalisation est que le temps ne soit plus *séparé* de l'espace, comme c'est le cas chez Husserl, par l'abstraction d'un *Simul* où tout serait étalé ensemble dans l'intemporalité de l'instant. Il faut méditer le « *zugleich* » qui mesure l'*ubiquité* du maintenant entre telle impression originaire et la phase d'unité où entrent tout autant d'*autres* rétentions correspondant à ce qui n'est pas plus maintenant et d'*autres* protentions où est préappréhendé ce qui n'est pas encore maintenant. Ce maintenant global est lui-même spatialisé/spatialisant, et il ne l'est sans doute, nous commençons à le comprendre, que dans la mesure où il est toujours déjà lui-même, et pour toujours, travaillé par l'*absence* ou l'*écart* de lui-même — il n'y a de *totum simul* que de ce qui est actuellement présent, c'est-à-dire de *tous* les points censés être présents de l'espace : le présent ne peut être co-présent avec du passé et du futur, les rétentions et les protentions sont des *horizons* du présent et pas elles-mêmes du présent répété : tel est ici l'état de l'aporie que rencontre Husserl dans l'idée d'un présent, et même d'un maintenant stratifiés¹.

Toutes ces difficultés s'accroissent encore si on fait entrer dans la problématique les associations par similarité (*Ähnlichkeit*) qui peuvent, on le sait, concerner des « moments » d'unités phénoménologiques qui sont *distants* les uns des autres non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. La place nous manquant pour examiner de près les Beilagen XVI et XVII (APS, 396-405) où Husserl commen-

1. Il se pose parfois la question explicitement: il écrit, dans la Beilage XVI (APS, 397): «peut-on dire: en même temps (*zugleich*) conscient de manière impressionnelle et rétentionnelle?»

ce à examiner cette question — signalons toutefois l'intérêt de la Beilage XVII pour le problème de l'individuation eidétique que nous ne pouvons traiter ici —, nous nous porterons directement dans la Beilage XVIII (APS, 405-411) où, paradoxalement, l'approfondissement de l'aporie comporte quelques signes en vue de sa résolution. Voyons quel y est l'état du problème.

Husserl écrit : « L'unité du champ de conscience est toujours produite par des cohésions (*Zusammenhänge*) sensibles (*sinnlich*), par de la liaison sensible de similarité et de contraste sensible. *Sans cela aucun « monde » ne pourrait être là.* Nous pourrions dire : la similarité sensible et le contraste sensible (qui de son côté présuppose la similarité) est la *résonance* qui fonde chaque constitué. C'est une loi universelle de la conscience que de toute conscience séparée (*Sonderbewusstsein*), i.e. de tout objet séparé part une résonance, et *la similarité est l'unité de ce qui résonne.* A cela [s'ajoute] la loi séparée de la distinction (*Abhebung*). La résonance est une manière de *recouvrement* (*Deckung*) dans la distance, dans la séparation. Il lui appartient essentiellement la possibilité du transfert (*Uebergang*) et de la production (*Herstellung*) d'un recouvrement en empiètement (*überschiebend*), tandis que ce qui se recouvre par là (amené à la congruence) est pensé et visé séparément dans des actes séparés. [...] Unité sensible en tant que similarité continue dans la coexistence et la succession. Les « champs » momentanés de la coexistence et de la succession. A l'encontre de cela : *éveil dans la distance.* » (APS, 406, nous soulignons)

C'est sur des textes de cette nature que se mesure le véritable génie de Husserl comme phénoménologue. Tout d'abord aucun « monde », c'est-à-dire, ici, aucun monde comme phénomène, ou aucun phénomène-de-monde, ne pourrait être là sans le travail de la synthèse passive, sans qu'il y ait, à même le phénomène, des associations par contraste et par similarité antérieurs au travail proprement dit de la conscience — au découpage du monde en objets de

la perception. C'est donc quelque chose d'important de la phénoménalité du phénomène-de-monde que Husserl touche ici, même si, sans doute, il n'en est pas tout à fait conscient. Ensuite, ces associations sont, très profondément, des résonances, c'est-à-dire, si nous comprenons bien, des accords entre « éléments » qui les font résonner à l'unisson, les font s'amplifier l'un l'autre, dans un recouvrement les tenant à distance, voire même, qui font que la vibration « ontologique » de l'un des « éléments » est propre à éveiller celle d'un autre. Il s'agit donc bien, dans ces unités sensibles qui sont, comme unités phénoménologiques, des phénomènes, de ce que Merleau-Ponty nommait très justement une « cohésion sans concept » : ce qui fait cette cohésion n'est pas, nous l'avons vu, l'activité logico-eidétique de la conscience, mais la « synthèse » qui est passive eu égard à cette activité, et qui consiste, quasi-musicalement, en une résonance. C'est dire qu'en toute rigueur les « éléments » qui entrent ainsi en résonance sont eux-même découpés, à même la phénoménalité des phénomènes, par la résonance elle-même, qui les faits s'empiéter, se recouvrir, et s'amplifier au point de les amener à être distingués, et que, par là, s'organisant en quelque sorte à même la phénoménalité du phénomène-de-monde, ils constituent ce que nous nommons, à la suite du dernier Merleau-Ponty, non pas des essences ou des *eidè*, mais des *Wesen* sauvages¹, dont les découpages sont antérieurs ou préalables au découpage logico-eidétique. Mais la résonance précisément, se fait à distance par rapport à la continuité de la temporalisation en présent vivant, elle *enjambe* d'un coup ce qui paraît dès lors comme intervalle ou écart de l'écoulement temporel, c'est-à-dire qu'elle *spatialise à l'intérieur* du présent, ou plutôt à l'intérieur de la temporalisation en présence, ce qui a pour « effet » qu'à l'inverse, le présent ne paraît plus seulement comme le présent vivant d'une conscience ou d'un « soi » originaire, mais

1. Cf. notre *Phénomènes, temps et êtres*, Jérôme Millon, Grenoble, 1987 et notre *Phénoménologie et institution symbolique*, Jérôme Millon, Grenoble, 1988.

aussi et tout d'abord comme présent au monde d'un monde. C'est cette conséquence qu'obnubilé par sa doctrine du temps interne et immanent, Husserl va être, nous allons le voir, incapable de tirer. Par là lui échappera la nécessité de penser la constitution ou la genèse transcendante des *Wesen* sauvages.

Et pourtant, il en a été fort près quand il assimile, à la page suivante (APS, 407) la résonance à l'*harmonie* : très près de concevoir la phénoménalité comme une harmonie de *Wesen* sauvages dans la disharmonie ; et surtout quand il explique (*Ibid.*) que l'*élément* ou le *Wesen* éveillé dans l'*harmonie* est déjà en rapport avec celui qu'il éveille *avant même* qu'il ne soit présentifié (*vergegenwärtigt*). C'est dire en effet que la résonance ou l'*harmonie* joue à l'insu de la conscience et du temps qui lui est intime, donc joue en fait dans ce que nous nommons l'*inconscient phénoménologique* : dans ce qui est en réalité une proto-temporalisation/ proto-spatialisation intrinsèque des phénomènes-de-monde. La passivité de la synthèse passive n'est telle que parce qu'elle est bien, pour ainsi dire, l'« activité » inconsciente et in-nocente de l'*inconscient phénoménologique*. Ce qui est en résonance n'est pas tout entier constitué dans la phase de présence munie de ses rétentions et de ses protentions, mais s'est déjà constitué derrière elle comme en sa matrice transcendante, dans des réminiscences et des prémonitions transcendantales qui ne sont ni des rétentions ni des protentions parce qu'elles ne relèvent pas principalement de la temporalisation en présent et de l'impression originare. Et cela même si l'un ou l'autre des « éléments » associés peut donner lieu à ou déclencher, nous le savons, une impression originare. Cela signifie, à condition de prendre en compte l'autonomie sauvage et phénoménologique de leurs découpages, que les éléments ou *Wesen* sauvages ne sont pas nécessairement présents, et que, s'ils le deviennent en tant qu'impressions, ce n'est jamais que pour une part d'entre eux, ceux qui éveillent, mais en enjambant la continuité du temps, et par résonance, d'autres *Wesen* sauvages qui n'en-

trent pas tous pour autant dans la sphère du présent de la conscience. Celui-ci ne fait donc jamais que se *prélever*, pour ainsi dire, sur un phénomène-de-monde non totalement présent, et dont la mondanité correspond à l'*horizon d'absence* pour la conscience qui s'y fait en temporalisant du présent. Et nous comprenons, derrière toutes les difficultés qu'éprouve Husserl de concilier ce qu'il est en train d'éveiller avec la structure uniforme de la conscience intime du temps (cf. APS, 408-411), qu'il y a une rupture, un *hiatus* ou une *lacune* dans la continuité phénoménologique entre l'autonomie phénoménologique des découpages en quelque sorte spontanés des *Wesen* sauvages par résonance, et ce qui, de ces *Wesen* sauvages, sera prélevé dans le présent de la conscience pour être ré-organisé, redistribué, redécoupé en langage puis en jugement logique : l'aporie est dès lors que si l'anté-précatif prend véritablement *statut* phénoménologique, il n'y a plus de passage, c'est-à-dire d'engendrement simple possible du précatif à partir de l'anté-précatif — ce à quoi Husserl, on le sait, n'a pu se résoudre, en cela plus métaphysicien que phénoménologue.

C'est dans la même ligne que, dans la Beilage XIX (APS, 411-416), Husserl commence par distinguer, dans la sphère du présent, l'arrière-fond affectif (champ de la synthèse passive) qu'il rattache, à la limite, à l'*inconscient* (*das « Unbewusste »*) (APS, 411), lequel est mis en rapport avec le sommeil (APS, 412). Il va même jusqu'à parler, à propos de la synthèse passive qui emmêle et distingue, d'une édification sans temps (*zeitlos*) dans tout présent momentané (APS, 413), et à poser la question de la concrétisation d'unités, de la séparation de ces unités par rapport à d'autres unités, et de leur constitution comme coexistence de ce qui dure dans la continuité en devenir (du temps) (APS, 413), donc à se poser la question de l'autonomie ou de la spontanéité du découpage des *Wesen* sauvages dans l'intemporalité (*Zeitlosigkeit*) de l'*inconscient phénoménologique*. Il s'y agirait de l'auto-organisation du « chaos » des « impressions » en tant qu'éléments originaires géné-

tiques, en ce qui ne serait encore que des « objets » — entre guillemets phénoménologiques — *inarticulés* (*Ibid.*). Poursuivant sur sa lancée, Husserl se donne pour tâche de comprendre au moins idéalement cette genèse à partir du chaos, en deux pages d'une très grande densité que nous voudrions commenter de près. Ce faisant, nous allons revenir à l'aporie du présent stratifié.

§ 3. La temporalisation/spatialisation dans la synthèse passive.

Tout le problème est en effet à nouveau de savoir comment les unités *parallèles* de la succession (les écoulements temporels liés chaque fois à l'un ou l'autre *Wesen* sauvage ou « élément », mué en impression originaire) peuvent se concrétiser en *coexistence* qui *durent* d'« objets de présent » (*Gegenwartsgegenstand*) susceptibles à leur tour de se conserver dans la continuité de l'écoulement. Ce ne peut être que si les conditions de la concrétion des éléments et de leur contraste continuent d'être remplies dans ce présent qui dure, donc si les éléments se sont déjà distingués et si les parallèles demeurent parallèles sans retourner au chaos (cf. APS, 414).

Or, dit tout d'abord Husserl (*Ibid.*), « les champs sensibles », c'est-à-dire, dans nos termes, les unités phénoménologiques ou les phénomènes-de-monde, « sont liés l'un à l'autre de manière chaotique », et ce, parce que rien ne les contraint intrinsèquement de se lier l'un à l'autre. Mais il ajoute : « tout champ sensible est une unité cosmique harmonique » (*Ibid.*). Ce qui signifie, dans nos termes : tout champ sensible est un phénomène-de-monde, certes individué comme tel de manière contingente, mais en la phénoménalité duquel joue *déjà* une certaine harmonie, une certaine résonance entre éléments (*Wesen* sauvages) qui est précisément l'objet de la synthèse passive. Et cependant, précise Husserl, décidément très « en forme » phénoménologique dans ce passage, cela ne suffit pas, car l'ordre de continuité temporelle est *autre* que cette cohésion sans concept du phé-

nomène : « Toute impression nouvelle momentanée fait glisser sur le côté celle qui vient juste d'être. Elle n'a "rien en commune" avec cette impression précédente, ni celle-ci avec sa précédente. [...] Aucune des conditions du fusionnement et de l'unification concrète n'est remplie, et par là, tout repoussé (scil. dans le passé) s'enfonce sans halte dans l'"inconscient". (APS, 414) Autrement dit : je ne reçois pas le phénomène comme un spectacle étale, un panorama ou une photographie, mais je n'en reçois consciemment que quelques impressions, par surcroît exclusives les unes des autres. Ou encore : ce n'est pas le phénomène tout entier qui, tel une coupe instantanée dans le temps, s'écoule continûment selon une simple translation linéaire et isomorphe de tous ses points. De là vient l'idée d'un chaos d'impressions qu'il ne faut cependant pas confondre avec les harmonies ou les résonances d'éléments à même le phénomène ; ce chaos, que Husserl doit bien mettre en scène pour être cohérent avec sa doctrine du temps, est aussi abstrait que cette dernière.

Il en mesure, au reste, aussitôt l'impossibilité (cf. APS, 414-415) pour parler de « constructions » et de « possibilités idéales, abstractives » (APS, 415), et conclure à « un défaut dans les leçons » (texte principal d'APS) « et dans ce qui précède » (*Ibid.*). Il repart donc en écrivant : « Les champs sensibles ne sont pas liés l'un à l'autre de manière chaotique. » (*Ibid.*) Pour notre part, nous avons tenté de montrer, dans nos travaux¹, que ce lien est de l'ordre d'un schématisme phénoménologique-transcendantal, où la « communication » de phénomène-de-monde à phénomène-de-monde se fait à revers de la temporalité, c'est-à-dire dans une proto-temporalisation/proto-spatialisation, selon la distorsion originaire dont l'une des figures possibles est celle qui se joue à même la concrétude des phénomènes comme ce que Husserl désigne ici par la terme de « résonance » ou d'« harmonie » — et que cette résonance, jouant dans un phéno-

1. Cf. outre les deux ouvrages déjà cités, nos *Recherches phénoménologiques*, vol. I (*Rech.* I, II, III) et II (*Rech.* IV, V), Ousia, Bruxelles, 1981, 1983.

ne-de-monde, n'aille jamais sans une résonance avec d'autres phénomènes-de-monde, c'est là une question trop complexe pour que nous l'examinions ici¹.

Mais si nous voyons ici, non seulement la possibilité, mais encore la nécessité d'introduire un schématisme transcendantal de la phénoménalisation, qu'en est-il de Husserl ? Après avoir repris un instant son idée de présent stratifié pour en constater l'insuffisance (cf. APS, 415), il conclut que « nous avons ici des cohésions affectives (scil. dans nos termes : sans concept) d'éléments hétérogènes à travers (*durch*) la forme homogène du temps. » (*Ibid.*, nous soulignons) C'est dire, comme nous, que si ces cohésions traversent le temps, c'est qu'elles se font à revers de lui. En écho à la résonance et à l'harmonie, Husserl ajoute, génialement : « Ainsi les apparitions de la rythmique sont-elles initiées depuis la simple répétition de contenus inarticulés, fondent-elles ce qu'il y a de commun (*Gemeinsamkeit*) dans la forme du temps, ce qui peut entrer en scène (*aufreten*) dans diverses sphères sensibles, en tant que cohésion affective qui est la même. Une rythmique de signaux lumineux peut "rap-peler" une rythmique de signaux sonores... C'est précisé-ment pour cela que l'association ordinaire peut aussi em-piéter (*übergreifen*) de domaine sensible à domaine sensible. » (APS, 415, nous soulignons) La même chose vaut aussi des « formes locales » ou des *Gestalten* locales dans ces formes (*Ibid.*) : manifestement, ajouterons-nous, parce qu'elles aussi sont rythmes.

Passage capital puisque, derrière l'apparence de la ré-activation de la synthèse classique entre forme intemporelle et écoulement temporel dans le rythme, Husserl en vient plutôt à penser que ce rythme lui-même se fait à revers du temps, fait la cohésion sans concept des phénomènes, et le lien de tel phénomène à tel autre phénomène. Autrement dit, la synthèse passive est rythmique parce qu'elle empiète sur l'écoulement temporel, parce que, non seulement, elle relie entre eux des « éléments » qui sont apparemment sur des

lignes différentes du présent stratifié dont l'hypothèse a été faite, mais encore parce qu'elle les relie entre eux en trans-gressant la limite abstraite fixée par un maintenant impres-sionnel, parce qu'elle fusionne, autrement qu'en vue d'une ligne unique correspondant à un objet quasi-instantané unique, des impressions avec ce qui n'en est déjà plus, voire même qui n'en a jamais été, tout comme elle le fait avec ce qui n'en est pas encore, voire même ne le sera jamais. C'est ce que nous voulons dire quand nous énonçons qu'il y a spatialisation dans la temporalisation. Il en résulte qu'il n'y a pas, sinon dans l'abstraction, de temporalisation sans spa-tialisation, sans rythmique, et surtout que, comme Husserl en donne l'idée il est vrai équivoque (mais celle-ci est à nos yeux essentielle), si la rythmique se fait, au moins pour une part d'elle-même, à revers ou à l'écart de la temporalisation en présence, c'est qu'elle trouve sa source plus haut, « en amont » de cette dernière, dans le schématisme phénoméno-logique de la phénoménalisation en tant que proto-tempora-lisation/ proto-spatialisation. Autrement dit : si la rythmique ou le rythme articule déjà des « contenus inarticulés », si la répétition est significative sans être pour autant, *ipso facto*, répétition dans le temps ou répétition du temps, si donc le rythme est ce qui tient ensemble le phénomène en sa cohé-sion sans concept, c'est que, comme rythme, il est à tout le moins l'écho rythmique du rythme fondamental selon lequel le phénomène-de-monde se phénoménalise comme phéno-mène, c'est-à-dire l'écho lui-même rythmique du schème transcendantal de la phénoménalisation du phénomène. Le rythme dans le temps ou à travers le temps, rythme qui, en réalité, temporalise le temps et le phénomène, ne peut le fai-re, et transgresser le flux uniforme (ou stratifié) du présent, que s'il fait rythmiquement écho à un rythme lui-même pro-to-temporalisant/proto-spatialisant en lequel le monde se phénoménalise comme phénomène ou phase de monde : phase inconsciente, où se joue la synthèse passive, et dont le rapport avec la phase de présence de la conscience (munie de ses rétentions et de ses protentions) devrait être interrogé

1. Voir pour cela : *Phénomènes, temps et êtres*, II^{ème} section.

— comme Husserl en proclame lui-même l'exigence à la fin de cette Beilage (APS, 415-416).

C'est cette question que nous trouvons reprise dans la Beilage XXII (APS, 420-424), où revient le problème de la rythmique et de l'inconscient *phénoménologique* — non marqué ou polarisé par des « investissements » symboliques inconscients —, mais lié, d'une part, à l'oubli rétionnel, quand tout s'estompe dans la nullité au sein du passé rétionnel, et d'autre part à la sphère globale de la perception (APS, 420). Cette nullité, que Husserl nomme aussi « horizon vide » (*Leerhorizont*) est cela sur quoi il commence par s'interroger, et tout d'abord dans l'expérience d'écoute d'une mélodie. Il écrit :

« Quand une mélodie se poursuit et quand, depuis l'horizon vide quelque chose du commencement enfoui émerge (*auf tauchen*), là c'est pourtant toute la cohésion devenue vide qui émerge d'une certaine manière avec le maintenant (*Jetzt*), c'est-à-dire avec le présent concret qui se tient et qui est encore dans la lumière, c'est la partie avancée (*Vorstück*) du passé, qui est une avec ce qui vient juste de passer et qui est encore dans la conscience affective, c'est cette partie qui s'y prolonge. Quand j'en viens à chanter la fin de la première strophe d'un *Lied*, le commencement en est séparé depuis un moment, mais il a finalement "disparu". Mais tandis que la fin m'exhorte au nouveau commencement, que celui-ci entre en scène et éveille mon commencement antérieur ainsi que sa cohésion évanouie dans la strophe jusqu'à la fin, c'est à présent (*nun*) la strophe en tant qu'unité qui se tient là pour moi, sans qu'elle soit rappelée dans un ressouvenir, et cela tout d'abord directement dans le chant continué de la nouvelle strophe. » (APS, 421)

Autrement dit, il y a une présence au moins latente de la strophe tout entière, qui déborde les rétentions sans toutefois relever du ressouvenir (*Wiedererinnerung*). Qu'est-ce que cette sorte de présence *élargie* qui fait la cohésion sans concept de la mélodie, du *Lied* ou du poème, et qui transgresse les limites étroites des rétentions immédiates ? Dans

les termes de Husserl, de quel ordre est cet « éveil » qui ramène, au commencement d'une nouvelle strophe, la strophe précédente tout entière ? Ou qui tient ensemble toute une succession de sons voire même tout un mouvement musical (*Ibid.*) ? A cette question, il répond en disant que l'éveil est un « nouveau mode » (d'intentionnalité ?), qui ne crée pas un nouveau vécu comme le ferait entrée en scène d'une nouvelle sensation, mais qui amène le changement rétionnel qui n'arrête pas de changer « à la forme de l'affectivité », où quelque chose se tient dans l'écoulement (*Ibid.*), en quelque sorte, ajouterons-nous, à travers lui. Cela met en cause la solidité de la distinction entre passé rétionnel et passé rémemoré, et pose la question du recouvrement ou de l'empiètement (*Ueberschiebung*) des deux dans la fusion associative ou la synthèse passive (APS, 422). C'est à nouveau une aporie pour la conscience intime du temps, puisque celle-ci conduit, en termes husserliens, à « l'immortalité » du flux rétionnel et de la conscience, c'est-à-dire au « *changement temporel éternel* » qui ne se perd qu'à la limite, c'est-à-dire à l'infini, dans l'horizon vide de la vie inconsciente (cf. *Ibid.*). Tels sont, peut-on dire, les pôles d'oscillation de la pensée husserlienne qui l'ont véritablement obnubilée : *d'une part* l'imminence d'une importante découverte phénoménologique qui eût conduit Husserl, ainsi qu'il le pressentait, à abandonner sa doctrine du temps intime, et à envisager la spatialisation *dans* la temporalisation, c'est-à-dire la spatialisation/temporalisation comme *rythmique*, ce qu'il est tout près de reprendre ici ; et *d'autre part* une véritable *métaphysique* du temps interne dont il n'a jamais voulu se détacher¹. C'est toujours la même question puisque ce qui a disparu de l'horizon rétionnel est *encore présent*, apparemment dans l'indifférencié, sans pour autant être *ipso facto* identifiable dans une remémoration : je

1. Voir par ailleurs notre «Monadologie transcendantale et temporalisation», communication faite au Colloque Husserl organisé par le Centre des Archives Husserl de Louvain, Leuven, 21-24 septembre 1988 (à paraître dans la coll. «Phaenomenologica», Kluwer, Dordrecht).

n'ai pas besoin, en effet, de cette dernière, pour *sentir*, dans ma sensibilité et sans y réfléchir, la cohésion du morceau musical ou du poème qui s'écoule. S'il y a de la « pensée » dans l'écoute qui sans cela serait réception amorphe de signaux, cette « pensée » n'est pas elle-même une *construction* : elle est plutôt la formation en train de se faire du temps-espace, d'un sens comme temporalisation/spatialisation qui se tient en elle-même comme « strophe » ou « phrase », c'est-à-dire, plus généralement, comme *phase* de présence (en un sens tout nouveau par rapport à Husserl). Celle-ci peut englober, cela va de soi, tout un poème, toute une symphonie, tout un roman, etc., c'est-à-dire que son découpage *phénoménologique* ne peut être fixé d'avance.

Husserl reprend toute la question dans la seconde partie de la *Beilage*, rédigée séparément (cf. APS, 525, remarque de l'éditeur). Tout d'abord, ce qui est à retenir de la doctrine du temps, c'est que l'horizon des rétentions est finalement l'horizon vide en lequel les rétentions s'engloutissent : c'est le passé en tant que vide, indéterminé et échappant à l'intuition, l'inconscient phénoménologique comme passé. L'énigme est alors que je puisse me le remémorer, plus ou moins nettement, alors même qu'il a disparu des rétentions — et même si le ressouvenir ne va pas sans quelque chose comme le sentiment d'infinité du passé (cf. APS, 422-423). Mais celui-ci communique, en réalité, avec l'aporie de la conscience intime du temps. Husserl écrit en effet :

« ... le champ rétentionnel consiste presque totalement en représentations vides, qui ont une cohésion continue et fluente, qui portent en soi des indéterminités, et il (scil. ce champ) passe en une représentation vide, en soi complètement indéterminée, d'un passé « sans fin », où cette absence de fin du passé n'est pas à penser comme une ligne claire et comme refermée par un point d'horizon en tant que clôture apparente. » (APS, 423)

On ne peut savoir si c'est par un « lapsus calami » ou de manière consciente que Husserl écrit ici le mot *Vorstellung*. Toujours est-il qu'effectivement, sa doctrine du

temps conduit à l'idée d'un temps *vide*, inexorablement en écoulement dans l'*apeiron* de son passé, dans un abîme que ne vient mettre en forme aucun horizon. La chute du présent dans le passé est pour ainsi dire une chute libre, infinie, sans terme assignable. Immortelle et éternelle, pour reprendre des mots que nous avons repérés chez Husserl, mais monotone, cauchemardesque, parce que sans monde, sans phénomène. Une fois dans ce flux, on n'en sort apparemment plus, si ce n'est pour quelque étoile filante, une impression suivie de peu par ses rétentions. Husserl ajoute cependant :

« A l'essence de la rétention vide appartient la possibilité d'être remplie (*Erfüllbarkeit*), et ce remplissement est le ressouvenir. » (*Ibid.*) A condition, précise-t-il aussitôt, qu'il ne s'agisse pas du ressouvenir immédiat qui ranime un présent concret juste sur le point de passer — signe qu'il est inquiet sur la netteté de sa différenciation entre rétention et remémoration. Et il ajoute, de manière pour nous très surprenante — mais c'est là un point quasi-constant dans son œuvre —, que le ressouvenir qui émerge a lui aussi une teneur temporelle en tant qu'« il présentifie à nouveau (*wiedervergegenwartigen*) un temps (une objectité temporelle) comme un *processus* avec un horizon protentionnel subsistant (*beständig*) » (*Ibid.*). Donc, selon Husserl, la remémoration est re-temporalisation de toute la phase (en son sens), c'est-à-dire de l'unité indissociable constituée par l'impression, ses rétentions et ses protentions. Comme si, donc, pour parler ici un autre langage, je pouvais me remémorer la durée elle-même ! Heureusement pour notre vie que, comme chacun le sait, ce n'est pas le cas : nous aurions ainsi à *endurer* indéfiniment — dans une sorte d'éternel retour — ce que nous avons déjà enduré ! Mais cet étrange et permanent aveuglement husserlien à l'égard de la temporalité propre de la remémoration — où le temps se fait, c'est vrai, dans la présence du ressouvenir, mais comme présence se faisant *au présent* avec le « matériau » phénoménologique du remémoré, et le plus souvent dans l'infidélité à ce qui a été réellement vécu, celui-ci se distinguant de

l'actuellement vécu par une certaine absence à l'origine, qui est précisément celle du passé, du révolu, de l'irréremédiablement perdu —, cet aveuglement husserlien est précisément nécessaire à sa foi dans la continuité du temps interne, et à la détermination de la place dans le flux de tout « événement » ou « objet » temporel. Qu'il s'agisse là d'une abstraction littéralement collée sur la temporalité intrinsèque de la remémoration, Husserl le reconnaît d'ailleurs dans la Beilage XXIII en écrivant que « je ne puis pas parcourir continûment en un sens inverse (*rückwärts*) le chemin du temps », et que cette possibilité conduirait d'ailleurs à la « monotonie » de l'existence (APS, 484).

C'est donc en vertu de l'impossibilité phénoménologique manifeste de sa doctrine du temps interne, qu'après l'avoir réaffirmée dogmatiquement jusqu'à la prolonger, encore plus absurdement, pour le futur (*Zukunft*) (cf. APS, 424), Husserl est soudain pris d'un remords à la fin du fragment et pose la question : « Doit-il (*Muss es*) toujours y avoir un présent ? La question est de savoir si le présent ne peut pas se réduire à un horizon complètement vide (la nuit absolue de l'intentionnalité). » (*Ibid.*) Donc à nouveau : la question du chaos impressionnel originaire, où il n'y a pas de monde. Mais s'il n'y a pas de monde, y a-t-il là un présent ?

Il faut lire la Beilage XXIII pour retrouver la réponse à l'aporie au sein de la synthèse passive. Après le passage déjà cité, Husserl enchaîne en effet : « Si le "commencement" de la vie était la période initiale d'une monotonie sans fin, ce serait une période d'oubli infranchissable (*undurchbrechbar*). Et si diverses telles périodes de monotonie étaient médiatisées par des multiplicités en teneurs, mais telles qu'aucune condition d'association réciproque n'y serait remplie, alors ne serait envisageable (*überschaubar*) qu'une vie non monotone, et non par une unité synthétique de la vie par dessus (*über*) toutes les périodes. » (APS, 424-425) Autrement dit : une vie certes infinie, sans sommeil (!), Husserl y insiste aussitôt, mais une vie absolument dépourvue de sens, car absolument dépourvue de mémoire et abso-

lument dépourvue de monde. Rares sont, à notre connaissance, dans l'œuvre aujourd'hui publiée, les passages où Husserl est à ce point conscient de la monstruosité philosophique de sa doctrine, plus métaphysique que phénoménologique, du temps intime. C'est tout aussi rarement aussi qu'ayant à ce point creusé l'aporie, il est aussi près d'apercevoir la nécessité *phénoménologique* qui doit assurer la stricte autonomie de la synthèse passive à l'égard d'une doctrine du temps entièrement à revoir, et par là, la nécessité de tout reprendre depuis les unités phénoménologiques, les phénomènes-de-monde dans leur phénoménalisation et leur concrétisation sauvage en *Wesen* sauvages, depuis une proto-temporalisation/proto-spatialisation qui se reprend (en se réfléchissant sans concept) dans une temporalisation/spatialisation en conscience.

Il écrit en effet ceci, qui est étonnant, et que nous citons *in extenso* :

« Il faut donc dire que s'il faut absolument parler d'une association continuellement tournée vers l'arrière (*rückgewendet*), elle ne peut trouver, dans le continu uniforme (*gleichförmig*), mais aussi dans un écoulement (*Ablaufen*) uniforme (en quelque sorte toujours à nouveau du "même" son dans la même distance), aucun motif de priorité, donc qu'elle ne peut motiver aucun effet (*Auswirkung*) de la tendance à une reproduction passive, et de là non plus aucune affection privilégiée, aucune distinction (*Aufmerksamkeit*) et aucun vouloir de renouvellement. »

« Ce n'est que là où sont des données qui surgissent de manière non-uniforme que peut avoir lieu l'éveil, et par là le ressouvenir doit avoir la forme du sauter-en-arrière (*Zurückspringen*). » (APS, 425)

Nous avons bien lu : « Sauter en arrière ». Ce qui implique : *discontinuité* dans l'écoulement du présent. Donc : *pluralité* des phases de présence en écoulement avec leurs rétentions et leurs protentions, comme phases de présence qui ne tiennent pas seulement à des rétentions et protentions attachées chaque fois à une impression originaire correspon-

dante, mais aussi et surtout à une rythmique de ces impressions qui est strictement coextensive d'une rythmique des rétentions et des protentions : donc plutôt à une rythmique qui, dans la synthèse passive concrète de la temporalisation/spatialisation, tient tout ensemble de son rythme des « éléments » (des *Wesen* sauvages) qui ont fait impression et d'autres qui ne l'ont pas fait, des rétentions et des protentions d'impressions, mais aussi des rétentions et des protentions sans impression, des rétentions sans tête et des protentions sans queue. Qu'est-ce que tout cela ? Qu'est-ce donc que la présence ? C'est ce que nous allons nous efforcer d'indiquer pour conclure. Au-delà de Husserl, mais dans la ligne de ce qu'il s'est efforcé, nous l'avons vu, de penser.

§ 4. *Présence et rythme : conclusion.*

La grande leçon des incursions husserliennes dans la problématique de la synthèse passive est la radicale insuffisance de la simple forme du présent vivant pour la constitution d'unités phénoménologiques, c'est-à-dire de phénomènes. En ce sens, le temps n'est pas, ultimement, ce qui, tout d'abord et le plus souvent inapparent, est constitutif de la phénoménalité des phénomènes, ni même, peut-être, à un second degré, de l'étantité de ce qui est est. La relecture des apories husserliennes peut nous faire passer à revers du point de départ heideggerien, dont on voit tout ce qu'il doit encore à Husserl : il y a chez eux une commune propension à l'incapacité de penser la spatialité et la spatialisation originaires, comme si celles-ci étaient coextensives d'une extériorisation occultant dans l'objectivité ou la *Vorhendenheit* la phénoménalité des phénomènes.

Or, nous l'avons vu, il ne peut y avoir de temporalisation concrète en présence sans spatialisation intrinsèque, sans démultiplication interne du supposé unique fleuve du temps (présent stratifié), et sans rapports latéraux, transgressant la supposée homogénéité de l'écoulement, entre « éléments » qui ne sont plus rapportables, de cela même, à autant d'impressions originaires. S'il faut parler d'une

impression dans le présent, quand j'écoute une pièce musicale ou un poème, ou encore quand je lis, cette impression est elle-même complexe et n'est pas tout simplement la composition d'impressions qui évoluerait continûment à travers l'écoulement de la présence. Cette impression est elle-même temporelle, ou plutôt elle se déroule elle-même dans ce qui ne cesse pas de tendre à s'enrouler comme une présence. En se déroulant, elle n'est pas moins ouverte sur son avenir que portée sur ce qui s'enroule dans son passé : il s'agit de protentions et de rétentions bien plus complexes que celles envisagées par Husserl dans leur rapport exclusif et unilinéaire à une impression originaire ponctuelle et monotone. Car ce qui est pré-appréhendé dans ces protentions est déjà là, au présent, quoi qu'à distance de ce qui se temporalise actuellement comme présence, et cela signifie que cet être-déjà-là est l'être d'une certaine absence, l'absence présente du futur, son imminence dans le présent, son présentiment où l'aventure du présent a encore à se dérouler. Symétriquement, ce qui est post-appréhendé dans ces rétentions est encore là, au présent, quoique déjà à distance de ce qui continue de se temporaliser comme présence, et cet être-encore-là est pareillement l'être d'une certaine absence, l'absence encore présente du passé où, je le sais, quelque chose de l'aventure du présent s'est déjà décidé, sans pour autant s'être déjà refermé puisque cette absence est une latence qui peut toujours encore se réveiller, prendre un autre sens au fil du déroulement de l'aventure — c'est un être encore en attente de ce qui va se produire dans la présence.

Cette remarque est importante puisqu'elle nous montre que ce passé rétionnel ne s'enfuit pas vers l'horizon vide ou l'inconscient phénoménologique comme définitivement révolu, mais que, dans sa distance, il n'est retenu, rétionnel, que d'être encore, lui-même, ouvert au futur — laquelle ouverture ne cesse que quand la phase de présence est achevée comme sur un sens qui s'est fait, quand la pièce musicale ou le poème a trouvé son point final. Cela signifie

qu'à proprement parler, il n'y a de passé rétionnel concret qu'en attente de son futur, et qu'en ce sens, le présent n'est pas en quelque sorte gorgé de lui-même, ouvert à l'imprévisible et gardant en lui-même le révolu par une sorte d'inertie, mais au contraire lui-même miné de ces absences présentes en lui du passé rétionnel et du futur protionnel. Il est littéralement transi ou traversé de ces horizons d'absences dont il n'est, à vrai dire, que la concrétion passagère qui n'arrête pas de se faire, et qu'il est toujours artificiel de fixer. Dès lors et à l'inverse, si le passé rétionnel complexe de la phase est encore en attente de son futur, son futur protionnel est *déjà* encombré ou enrichi (c'est selon) de son passé. Et c'est précisément cette présence du futur dans le passé et du passé dans le futur qui fait toute la présence, l'attente du futur dans le passé et la garde du passé dans le futur n'ayant précisément lieu que tant que dure le présent dans la phase de présence. Cette attente et cette garde se prolongent l'une dans l'autre par leur empiètement dans la durée du présent, dans son épaisseur phénoménologique qui n'est épaisseur temporelle que dans la mesure où rien n'est révolu ni accompli, mais où tout est précisément *en train de* s'accomplir, dans un porte-à-faux fondamental où il y a une différence non moins fondamentale quant au contenu entre ce qui se tient dans les rétions en attente pour le futur et ce qui se pressent dans les protions pour l'accomplissement du passé. Présence en distorsion où le passé est *encore*, pour une part de lui-même, au futur, et où le futur est *déjà*, pour une part de lui-même au passé. Où donc le passé ne s'est pas encore complètement sédimenté dans le révolu, et où le futur s'est déjà décidé pour une part de lui-même, à l'écart de l'absolument imprévisible. C'est parce qu'il y a, dans la temporalisation/spatialisation concrète en présence, cet « encore » du passé et ce « déjà » du futur que nous pouvons prendre plaisir à l'écoute de la musique ou de la poésie, ou à la lecture en général. Le révolu nous ennuyerait et l'absolument imprévisible nous paraîtrait chaotique, incompréhensible.

Mais qu'est-ce qui *se fait*, ainsi, dans la temporalisation ? Tout à la fois du sens et de la conscience de ce sens en tant que se faisant, et où précisément, nous éprouvons la joie d'assister, en quelque sorte, à la naissance même de la conscience. Si le passé rétionnel et le futur protionnel s'enchevêtrent ainsi de leur distance, si l'un attend encore l'autre alors même que l'autre en garde déjà quelque chose, ce ne peut être à travers la monotonie engorgée d'elle-même d'un écoulement uniforme, mais à travers la complexité d'une formation qui est précisément en train de se faire, et qui « associe », précisément, à travers le flux du présent et en l'enjambant, des « éléments » du passé rétionnel, des « éléments » du futur protionnel, et des « éléments » de ce qui se fait au présent. Mais cette association, qui est bien de l'ordre de la synthèse passive dans la mesure où je ne la construis pas — pas plus que l'artiste, d'ailleurs, en la spontanéité de son génie qui est, selon le mot de Kant, la nature en lui —, ne met pas nécessairement ensemble, au travers de la phase de présence et en la striant pour ainsi dire transversalement, des « impressions » actuellement présentes (ou l'ayant été ou devant l'être) : les « impressions » ont un tout autre statut dès lors qu'elles sont à prendre en compte comme les « éléments » de la synthèse passive, c'est-à-dire du phénomène qui se temporalise. Elles sont en effet, dans cette prise en compte, parties prenantes d'une spatialisation dans la temporalisation, c'est-à-dire qu'elles sont, au moins pour une part, *relativement absentes* de l'actualité du présent en train de se dérouler. Chacun sait que bien entendre un morceau de musique ou un poème n'est pas entendre toutes les notes ou tous les mots, mais entendre *entre* les notes ou les mots, c'est-à-dire entendre le *rythme* ou les rythmes qui se font « derrière » eux. Car c'est cette rythmique complexe qui fait la cohésion sans concept de la phase de présence, et qui, derrière le découpage en notes ou en mots avec lequel l'artiste a bien dû composer, découpe d'elle-même d'autres « êtres », d'autres *Wesen* (visions, émotions comme *mouvements*) qui n'appartiennent déjà plus

aux notes et aux mots. C'est alors que, dans la rythmique complexe de la temporalisation/spatialisation, la pièce musicale ou le poème nous *parlent*, nous disent quelque chose, et qui est un *sens* — un sens d'au-delà des notes et des mots, qui est donc irréductible à la signification, et qui est le plus souvent marqué, sinon toujours, d'une tonalité, au sens musical généralisé, laquelle correspond sans doute à ce que Heidegger entendait par *Stimmung*. Et que cette rythmique échappe à la codification symbolique — donc *a fortiori* à la codification logico-eidétique —, la preuve en est quotidiennement fournie par le fait qu'il n'y a pas de bonne entente possible de la musique ou de la poésie sans « *interprétation* » — que celle-ci soit faite par le bon « *interprète* » (musicien ou comédien) ou qu'elle le soit par le lecteur lui-même. C'est cette part elle-même qui, incodifiable, et donc inanalysable, relève du génie de l'artiste. Ce n'est que si cette rythmique est refaite que ce qui a toutes les apparences du révolu, puisque cela a été « *composé* », peut revivre son aventure, avec le même chiasme du passé en attente de son futur et du futur s'enrichissant de son passé — le « *révolu* » n'est jamais que ce qui est consignable par les codes symboliques institués.

La temporalisation/spatialisation d'une phase de présence restera donc incompréhensible tant qu'on l'envisagera depuis l'abstraction seconde d'impressions originaires, puisque celles-ci ne concernent que les signes, c'est-à-dire les notes ou les mots. C'est même seulement si les impressions originaires ne sont pas absolument présentes dans des « *maintenant* » (*Jetzt*) que du temps se temporalise en présence munie de ses rétentions et de ses protentions en recroisement mutuel dans la spatialisation. Il ne faut donc pas dire non plus que les *Wesen* découpés par la rythmique constituent, en quelque sorte, des impressions originaires de second degré : il n'y a, dans l'abstraction de l'impression originaire, non seulement l'abstraction sensualiste du signal, mais l'abstraction de l'instant hors-temps. Du signal ne fait pas du temps car il ne fait pas du sens : un ordinateur ou un

automate quelconque y réagit plus efficacement qu'un homme. Il en va presque de même du présent qui survient comme l'arrêt momentané de la rythmique en mouvement par la conscience. Si nous avons dit de celle-ci qu'elle naît en quelque sorte à elle-même dans le sens se faisant au sein de la temporalisation/spatialisation en présence, c'est précisément que le sens *se fait* dans la présence, qu'il se précède lui-même dans les protentions et se suit lui-même dans les rétentions, même qu'il s'attend encore lui-même dans les rétentions en attente de leur futur, et qu'il s'anticipe déjà lui-même dans les protentions déjà grosses de leur passé : impossible de penser une présence sans penser un soi, le soi réfléchissant et réfléchi, mais *sans concept*, du sens lui-même se faisant. Cette sorte d'éveil du sens à lui-même et de veille du sens *sur* lui-même est précisément ce que nous nommons la conscience : co-savoir du sens par lui-même au fil même de son déroulement en lequel il s'enroule. Mais cette conscience peut toujours, précisément, *perdre* le fil : elle n'a plus, dès lors, qu'à se rabattre sur cela même qui, hors sens, lui survient : c'est très exactement à ce moment hors-sens qu'elle rencontre la sensation comme impression originaire. Et si elle y reste, si elle n'est pas reprise par la rythmique, ce sera le chaos, c'est-à-dire à la fois, Husserl l'avait pressenti, l'oubli et l'ennui.

Cela implique une profonde révision de la phénoménologie qu'il faut s'abstenir de figer en une doctrine. Tout d'abord, il faut passer, comme Merleau-Ponty nous y invitait dans sa dernière œuvre, du concept de sensation comme actuellement présente ou comme pouvant être, depuis une identité censée constituée, actuellement présente, à la conception du *sensible* comme présence jamais résorbable dans l'actualité supposée d'un senti, et toujours traversée de l'absence de l'insensible. Les *Wesen* de second degré découpés dans la musique ou le poème par leur rythmique ne sont pas de ces présences actuelles qui se donnent dans un présent en le saturant. Ils ne deviennent pas sensibles en s'enlevant ou en émergeant de l'insensible qui serait en quelque

sorte le réservoir leibnizien de leurs possibles, mais ils ne deviennent sensibles que traversés d'insensible. Le sensible, au sens le plus général (donc aussi le sensible pour l'esprit, le « *fühlbar* » dont parlait Husserl dans la *I^{re} Recherche logique*), est la présence d'une certaine absence qui l'empêche de se donner comme une positivité, donc qui l'empêche, tout simplement, de se donner comme un « datum » hylétique isolé des autres. Et il en va de même pour les notes et les mots si cette non-donation joue dans le découpage des *Wesen* de second degré : je ne les entends jamais tous ensemble, mais je passe entre et derrière, tout comme l'interprète qui, même s'il a à jouer toutes les notes ou à dire tous les mots, se doit d'y faire mystérieusement jouer la non-présence dans la présence, de faire disparaître les notes ou les mots comme signaux sensibles, ce qui est tout son art — tout au moins s'il est « interprète » et non pas pur et simple exécutant. Rien n'est donc présent si ce n'est la présence tout entière en sa phase. Et il en va de même de tous phénomènes : c'est même cela qui fait qu'en dernière instance la phénoménologie est irréductible au « phénoménisme » qui peut conduire tout droit, on le sait, au positivisme.

Si tel est le cas, en outre, on conçoit que ce qui constitue l'unité sans concept du phénomène, ce qui fait sa phénoménalisation, est profondément irréductible à la présence, laquelle ne concerne que ces phénomènes où du sens se fait dans la temporalisation/spatialisation. Nous avons indiqué, dans ce qui précède, la nécessité phénoménologique de concevoir une proto-temporalisation/proto-spatialisation où se fait déjà la synthèse passive, qui n'est ici passive qu'eu égard à l'activité du sens se faisant dans la conscience. Car les *Wesen* mis en jeu par la musique et la poésie ne sont que secondairement des « représentations » ou des « sentiments » : ils sont, nous l'avons dit, des visions ou des émotions comme mouvements, et en ce sens, ils sont de monde et au monde. Or cela, ils ne peuvent l'être que s'ils sont eux-mêmes comme les échos de *Wesen* plus archaïques car échappant relativement aux temporalisations/spatialisations

de sens, et par lesquels les sens qui se font ne sont pas seulement sens humains relevant d'on ne sait quelle anthropologie, mais aussi et surtout *sens de monde et au monde*. Ces *Wesen* véritablement sauvages sont encore plus subtilement présents/absents, donnés/non-donnés, si l'expression est possible, que les *Wesen* de second degré mis en mouvement dans l'art, car ils sont ce en quoi non seulement je me reconnais comme être humain déjà bien plus large que ma subjectivité, mais surtout comme être-au-monde, comme humain-de-monde et au monde, par delà les institutions symboliques et les époques historiques. Mais c'est là, encore un autre problème, que nous ne pouvons traiter ici : celui de l'horizon d'absence du monde, qui est l'horizon d'absence de notre conscience, et où, dans une insondable profondeur, qui est celle de l'inconscient phénoménologique, le monde lui-même, c'est-à-dire les phénomènes-de-monde en leur diversité originaires, jouent aux lisières de la conscience comme articulations en abîme de proto-temporalisations/proto-spatialisations inlassables et de temporalisations/spatialisations où, non moins inlassablement, des sens se font et se défont, se cherchent, presque à l'aveugle... Là, pour paraphraser Hölderlin, nous risquons de perdre le sens à l'étranger. Ce sens pour lequel, peut-être, Husserl a eu trop peur. Mais il était le premier et peut-être la terre promise lui a-t-elle paru effrayante. C'est là encore une autre histoire, que je n'évoque que pour lui rendre hommage : il a eu tout au moins la grandeur d'ouvrir la philosophie à du tout autre, même si ce fut à son corps défendant, ce qui l'a, au reste, prémuni contre la folie des grandeurs.